

La pensée chrétienne des premiers siècles (instruments de travail)

Autor(en): **Meylan, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **1 (1951)**

Heft 1

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380545>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA PENSÉE CHRÉTIENNE DES PREMIERS SIÈCLES

(INSTRUMENTS DE TRAVAIL)

Dans le vaste champ des études anciennes, qui va de la linguistique comparée à l'épigraphie juive ou chrétienne, en passant par la papyrologie, dont on sait les découvertes prestigieuses, les travaux consacrés à l'Eglise des premiers siècles figurent en bonne place. Loin de se ralentir, ils jouissent bien plutôt, dans les pays latins comme dans le monde anglo-saxon et chez les Scandinaves, d'une faveur croissante.

Assurément ils n'avaient jamais été délaissés, et les efforts de la philologie germanique avaient suscité une profitable émulation en Angleterre et en France. C'est le cas aujourd'hui encore ; les grandes collections de textes, le *Corpus Scriptorum ecclesiasticorum latinorum* de l'Académie des Sciences de Vienne, les *Griechischen christlichen Schriftsteller* de celle de Berlin, les *Texte und Untersuchungen* de von Gebhardt et Harnack, restent des instruments de travail indispensables, sans parler des leçons de méthode que l'on peut prendre en parcourant les comptes rendus de la *Theologische Literatur-Zeitung*, signés de Jülicher ou de Hugo Koch.

Mais ces grandes collections sont aujourd'hui d'un prix inabordable ; elles ne se trouvent guère que dans les bibliothèques importantes ; en outre, elles sont loin d'être achevées et ne progressent que fort lentement ; de plus en plus lentement, faute d'argent et faute d'hommes, car la dernière guerre, qui n'a pas amélioré l'état des fondations scientifiques, nous a enlevé quelques-uns des meilleurs spécialistes, un Opitz, par exemple, chargé de publier les traités d'Athanase dans le *Corpus* de Berlin.

Il serait injuste de ne pas relever ici que l'édition des œuvres de Clément d'Alexandrie est achevée, grâce à M. Otto Stählin, qui a publié en 1936 un gros volume de tables, en y ajoutant une édition revue des tomes I et II. Les commentaires bibliques et les homélies d'Origène, dont il ne reste en grec que des débris, sont également

en bonne voie d'achèvement, grâce au labeur infatigable de cet autre vétéran qu'est M. Erich Klostermann. Et voici qu'on annonce la sortie prochaine des Clémentines, cette œuvre énigmatique sur laquelle tant d'ingéniosité critique a été dépensée depuis le temps de l'École de Tubingue.

A part les apologètes grecs du II^e siècle et les apocryphes du Nouveau Testament (mais n'oublions pas que bon nombre ont fait l'objet d'éditions critiques dans la collection de Tischendorf), on peut dire que le programme des Pères de Berlin, limité aux trois premiers siècles, n'est pas loin d'être achevé. Il est vrai que les auteurs des IV^e et V^e siècles, dont on envisageait ultérieurement la publication, attendent encore leurs éditeurs. Souhaitons que la perfection du travail philologique d'un Karl Holl sur la matière quelque peu ingrate d'Epiphane ne décourage pas ceux qui marcheront sur ses traces.

Le *Corpus* de Vienne, par contre, présente encore de graves lacunes. Si Goldbacher a achevé la publication des Lettres de saint Augustin, y compris un volume de tables, et Hilberg celles de saint Jérôme, il s'en faut de beaucoup que les œuvres exégétiques aient été aussi bien traitées. Ni les *Enarrationes in Psalmos*, ni les *Tractatus in evangelium Johannis* de l'évêque d'Hippone, ni les commentaires bibliques du moine érudit de Bethléem ne sont accessibles, en dehors de l'édition des Bénédictins, ou des réimpressions criblées de fautes de l'abbé Migne. Et de saint Ambroise, ni les lettres ni les traités liturgiques, dont l'importance apparaît aujourd'hui capitale, ne sont encore publiés.

Le cas de Tertullien est plus excusable, si l'on ose dire. Aux deux volumes publiés en 1890 et 1906 se sont ajoutés récemment deux autres, l'un de Kroymann, l'autre de Hoppe, le spécialiste de la syntaxe et du style de Tertullien, tous deux vétérans émérites de ces études. Il n'en reste pas moins que c'est en dehors du *Corpus* de Vienne qu'ont paru, au cours des vingt dernières années, de remarquables éditions critiques, munies de notes et le plus souvent d'une traduction dont le secours n'est point à dédaigner. Citons, en particulier, la belle présentation du *de Anima*, due à M. Waszink, d'Amsterdam (1947), qui nous a valu du Père Festugière, le spécialiste des textes hermétiques, un article non moins remarquable sur la composition du *de Anima*, où l'on touche du doigt la faiblesse irrémédiable de la pensée chez le trop brillant avocat de Carthage (*Rev. des sc. philos. et théol.*, 1949, p. 129-161).

On ne s'étonnera donc point de voir émettre l'idée d'un « nouveau Migne », qui mettrait à la disposition des lecteurs, à un prix abordable, les auteurs chrétiens des premiers siècles. Le projet de ce

Corpus Christianorum, qui s'étendrait jusqu'à l'époque carolingienne, en deux séries, l'une latine, l'autre grecque, a été lancé voici trois ans par les Bénédictins de Saint-Pierre de Bruges (*Sacris erudiri* t. I, 1948). L'intention est louable ; on ne peut s'empêcher de se demander si les auteurs ont vraiment, selon le conseil de l'Évangile, calculé la dépense avant de commencer l'édifice.

Avec un programme beaucoup plus modeste, mais une grande sûreté d'exécution, les directeurs de l'excellent *Florilegium Patristicum*, publié à Bonn, chez Hanstein, MM. Bernhard Geyer et Johannes Zellinger, ont fait paraître des textes, latins pour la plupart, qu'il serait impossible de trouver en dehors des grandes collections. Citons, entre autres, les lettres échangées entre saint Jérôme et saint Augustin, XXII (éd. Jos. Schmid), le *de Doctrina Christiana* de saint Augustin, XXIV (éd. H. J. Vogels), l'*epist. ad Consentium*, XXXIII (éd. Schmaus), l'*epist. de videndo Deo*, XXIII (éd. Schmaus) et des textes autrement inaccessibles, dus à l'érudition de dom Morin, tels que la *Regula sanctorum Virginum* de saint Césaire d'Arles, XXXIV, ou les *Consultationes Zacchaei et Apollonii*, XXXIX, qu'il revendique trop rapidement pour Firmicus Maternus.

Munies d'une brève introduction en latin, de notes critiques et de variantes des manuscrits, ces éditions se prêtent admirablement aux exercices de séminaire. Elles ont dignement pris la succession des *Kleine Texte* de Hans Lietzmann, sauf en ce qui concerne le prix ; mais reverrons-nous jamais ces petits cahiers offerts à quarante ou cinquante pfennigs d'avant 1914 ?

* * *

Il est significatif, et réjouissant, de voir le succès croissant des traductions qui visent à mettre à la disposition des amateurs, laïques ou ecclésiastiques, certaines œuvres des Pères grecs ou latins. Collections allemandes ou anglaises, qui ont déjà fait leurs preuves, la *Bibliothek der Kirchenväter*, de Kempten, par exemple, dont la deuxième édition a commencé de paraître en 1913, collections italiennes ou françaises, de plus récente date, sans oublier les classiques grecs ou latins qui font une place aux écrivains chrétiens, la *Loeb Classical Library*, de Londres, ou la Collection Guillaume Budé, dont il sera parlé plus bas.

Il y a une cinquantaine d'années bientôt qu'Hippolyte Hemmer et Paul Lejay formulaient leur programme en lançant chez Picard, à Paris, les *Textes et Documents pour l'étude historique du Christianisme*, qui devaient comprendre la plupart des auteurs chrétiens des quatre ou cinq premiers siècles, ainsi que les canons des conciles, des textes liturgiques, un recueil d'inscriptions chrétiennes, etc.

Hélas, en dépit du zèle infatigable de ses promoteurs, de la collaboration fidèle d'un Labriolle, dont les deux volumes de Tertullien sont des modèles, l'entreprise ne dura guère plus de quinze ans, et la majeure partie des auteurs annoncés attendirent en vain leur éditeur.

Raison de plus pour féliciter ceux qui ont pris l'initiative de lancer la collection des *Sources chrétiennes*, aux éditions du Cerf, et pour souhaiter une longue vie à leur entreprise ! En peu d'années, ils ont réussi à sortir près de trente volumes, dont les dix premiers sont déjà épuisés ou en réimpression.

La collection, d'un format commode, très maniable, comprend trois séries : textes grecs, textes latins, textes non chrétiens. Cette dernière appellation, plus que discutable, a été heureusement remplacée par celle d'hétérodoxes. Sous cette étiquette ont paru deux des meilleurs volumes de la collection (23 et 24), les *Extraits de Théodote*, notes de lecture de Clément d'Alexandrie, édités par le Père Sagnard, un des spécialistes de la gnose valentinienne, et la *Lettre à Flore* de Ptolémée, présentée par le professeur Quispel, de Leyde. Introductions, traductions et notes sont ici de première qualité et, on peut bien le dire, de première main. Les hérétiques, pour une fois, ont été bien servis !

La série latine, à peine entamée, compte, elle aussi, un volume de choix (21), le *Journal de voyage* d'Éthérie, traduit et annoté par une femme, M^{me} Hélène Pétré. On sait l'intérêt exceptionnel de ce texte pour les spécialistes du latin vulgaire comme pour les historiens de la liturgie. Ils n'auront pas lieu de se plaindre en feuilletant cette édition, qui leur offre, après une bonne introduction munie de cartes, une traduction personnelle où l'on perçoit quelque chose de l'accent familier de la narratrice.

Les Pères latins ne sont encore représentés que par le *Traité des mystères* de saint Hilaire de Poitiers, traduit par J.-P. Brisson (19), et par un premier volume de *Sermons* de saint Léon le Grand, sermons pour Noël et pour l'Épiphanie (21), traduits et annotés par le Père Dolle, avec une introduction de dom Jean Leclercq, moines de Clervaux en Luxembourg. Enfin, le *de sacramentis* et le *de mysteriis* de saint Ambroise (25), dû aux soins de dom B. Botte.

La série grecque est de beaucoup la mieux fournie, et c'est tant mieux ; sans doute a-t-on voulu courir au plus pressé et réparer de criantes injustices envers les grands maîtres de la pensée chrétienne. Cette hâte ne va pas sans certains inconvénients. On s'est écarté du principe posé jadis avec sagesse par l'abbé Hemmer : « mettre sous les yeux des lecteurs les textes originaux, auxquels il faut toujours revenir quand on veut faire un travail solide ». Des douze premiers volumes de la série, un seulement, celui d'*Ignace d'Antioche*,

édité par le Père Camelot, donne le texte grec en regard de la traduction française. Pour la *Tradition apostolique* d'Hippolyte de Rome (11), confiée à dom Botte, du Mont-César à Louvain, c'est naturellement la vieille version latine qui supplée, avec l'aide des témoins orientaux, à la perte de l'original grec. Les éditeurs responsables de la collection ont senti eux-mêmes, semble-t-il, ce qu'il y avait de regrettable dans cette absence du texte original ; la deuxième édition du *Protreptique* de Clément d'Alexandrie (2), par le Père Mondésert, est munie cette fois du texte grec de Stählin. Assurément, quand c'est un connaisseur tel que l'abbé J. Lebon, de Louvain, qui renonce à donner le texte grec des *Lettres à Serapion* d'Athanasie (vol. 15), on ne peut que s'incliner devant ses raisons, d'autant plus que sa traduction ne laisse rien ignorer des difficultés que pose la tradition du texte. De son côté, le Père Camelot, traduisant le *De incarnatione* d'Athanasie (vol. 18), tient compte des remarques pénétrantes de Lebon, parues dans la *Revue d'histoire ecclésiastique* en 1935 et, au moment de donner le bon à tirer, d'un article capital de l'abbé Marcel Richard, de Lille, dans les *Mélanges de science religieuse*, 1947.

Cette sûreté de l'information et cette ouverture d'esprit ne peuvent que donner confiance au lecteur. Mais non l'empêcher de regretter, une fois de plus, que les travaux préliminaires à de bonnes éditions critiques n'aient pas été poussés plus rapidement.

Les éditeurs ont fait place, avec raison, à quelques écrits plus récents, qui intéressent l'histoire de la spiritualité plutôt que celle de la pensée chrétienne. C'est le cas, par exemple, du *Paradis spirituel* de Nicetas Stethatos (vol. 8), du *Pré spirituel* de Jean Moschos (vol. 12), des *Cent Chapitres sur la perfection spirituelle* de Diadoque de Photicé (vol. 5) ou encore de l'*Explication de la divine Liturgie* de Nicolas Cabasilas (vol. 4), qui date du XIV^e siècle. Souhaitons que l'*Histoire Lausique* de Palladios, confiée à l'abbé René Draguet, ne tarde pas à paraître.

L'intérêt va tout naturellement aux œuvres des Cappadociens, à cette exégèse typologique qu'ils tiennent de leur maître commun, Origène. A cet égard le lecteur est richement servi. De la *Vie de Moïse* (vol. 1) ou du *Traité sur la création de l'homme* de Grégoire de Nysse (vol. 6), présentés par le Père Daniélou et le Père Laplace, S. J., on remonte sans effort aux *Homélies sur la Genèse* (vol. 7) et aux *Homélies sur l'Exode* (vol. 16), qui font voir si bien Origène en présence des péripeties de l'Ancien Testament. Le Père de Lubac a écrit pour ces deux volumes des introductions pleines de saveur, qui sont un véritable plaidoyer pour la méthode ; il serait intéressant de les comparer avec les travaux de M. Wilhelm Vischer. Est-il permis de dire que toute cette argumentation ne nous a pas convaincu ?

L'un des plus théologiques, sans doute, mais non le moins actuel des textes publiés dans les *Sources chrétiennes*, est le *Traité du Saint-Esprit*, de Basile de Césarée, présenté et traduit par le Père Pruche O. P. (vol. 17). Le texte grec est celui des Bénédictins, amendé par l'édition critique de Johnston (Oxford, 1892).

La part faite aux auteurs chrétiens dans la collection des Universités de France, publiée sous les auspices de l'Association Guillaume Budé, est, il faut le dire, fort décevante. Après un bon départ marqué par les *Confessions* de saint Augustin, éditées par P. de Labriolle, et la *Correspondance* de saint Cyprien, due au chanoine Bayard, est venu l'*Apologétique* de Tertullien, par MM. Waltzing et Severyns, puis plus rien. Il a fallu attendre des années pour voir sortir les *Poèmes chrétiens* de Prudence, en trois volumes, confiés à M. Lavarenne (t. I, *Cathemerinon*, Livre d'heures, t. II, *Apotheosis*, t. III, *Psychomachie*), et le tome I des *Lettres* de saint Jérôme, publiées par le chanoine J. Labourt, 1949, qui comprend les ép. 1 à 22, précédées d'une copieuse introduction.

La Bibliothèque augustinienne avait lancé, en 1936, une édition de poche des œuvres de saint Augustin, sous la direction du Père Cayré (texte latin des Bénédictins, avec traduction française en regard); de la série des *Opuscules*, dix volumes, sur quatre-vingt-cinq prévus, ont déjà paru chez Desclée.

La formule bientôt centenaire des *Enchiridia* (la première édition, du Denzinger date de 1852) n'a pas perdu la faveur du public universitaire. A l'*Enchiridion Symbolorum* se sont ajoutés successivement l'*Enchiridion Patristicum* du Père Rouet de Journal, et l'*Enchiridion Asceticum*, des Pères Rouet de Journal et Dutilleul, maintes fois réédités, chez Herder.

Mais, si pratiques qu'ils soient, on ne peut s'empêcher, à l'usage, de préférer à ces milliers de citations trop brèves, isolées de leur contexte, un choix de textes plus amples, limités à un sujet. Dans ce genre-là, la nouvelle série des *Quellenschriften* de G. Krüger, chez Mohr, à Tubingue, offre deux bons recueils: les *Quellen zur Geschichte der christlichen Gnosis* (1932), due à M. Völker, et les *Quellen zur Geschichte der Askese und des Mönchtums in der alten Kirche*, de Hugo Koch (1933).

* * *

Les textes, si bien édités soient-ils, ne suffisent pas, à eux seuls, à éveiller l'intérêt des débutants ni à former leur esprit. Il y faut la parole du maître qui sait initier, et qui apprend à ses élèves à se servir intelligemment de leurs outils, de ces manuels, de ces

Handbücher, souvent si peu maniables, et dont on ne saurait se passer, en matière de bibliographie surtout.

Sans manquer à la reconnaissance que l'on doit envers une œuvre qui a rendu de grands services comme celle de Bardenhewer, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, en cinq volumes, on ne peut que se réjouir de voir un des élèves de Dœlger, le professeur J. Quasten, de Washington, annoncer la publication d'une nouvelle *Patrologie*. Le premier volume, que je n'ai pu avoir entre les mains, vient de paraître en anglais ; il embrasse les deux premiers siècles.

Léger et agréable à manier, le *Grundriss der Patrologie*, publié jadis par G. Rauschen, chez Herder, puis confié à Joseph Wittig, et, dès 1931, à Berthold Altaner, reparait en un beau volume in-8 de près de cinq cents pages, sous le titre de *Patrologie* (1950). On sait les qualités de cet ouvrage, qui ont fait son succès, attesté par un nombre imposant de traductions en italien, en espagnol, en hongrois aussi bien qu'en anglais et en français. La matière est clairement ordonnée, facile à saisir, grâce à la disposition typographique ; les références bibliographiques témoignent d'un labeur énorme, accompli dans les conditions les plus défavorables, et qui mérite toute notre admiration. La seule liste des revues et de leurs sigles occupe les pages XIII à XIX de l'introduction.

Le plaisir que l'on a à feuilleter le livre d'Altaner ne doit pas nous empêcher de rendre hommage à l'excellente *Patrologia*, en latin, du Père Basilius Steidle, de l'abbaye de Beuron, paru chez Herder également, en 1937.

Il est humiliant de penser que la France, le pays de Lenain de Tillemont et des Bénédictins de Saint-Maur, n'a point encore fourni de manuel semblable. Car le *Précis de Patrologie et d'Histoire de la Théologie*, publié chez Desclée de Brouwer par le Père Fulbert Cayré, des Augustins de l'Assomption, ne saurait nous rendre les mêmes services. Beaucoup plus ambitieux dans son plan, puisqu'il embrasse les seize premiers siècles de la pensée chrétienne, mais pour l'Occident seulement, il se montre trop souvent prolix dans son style, démesuré dans ses éloges (cf. les pages dithyrambiques sur saint Cyrille d'Alexandrie, t. II, p. 19 ss.) et trop lié dans ses jugements par les condamnations ultérieures de l'Eglise.

S'il n'existe pas en français de manuels comparables à ceux d'Altaner ou de Steidle, en revanche l'histoire littéraire est représentée par d'excellents ouvrages.

L'Histoire de la littérature grecque chrétienne de M. Aimé Puech (Paris, Les Belles-Lettres, 1928-1930, trois volumes), est une œuvre d'une lecture attachante et qui garde sa valeur, mais ne peut prétendre à la même utilité que le remarquable complément d'Otto

Stählin à l'histoire de la littérature grecque dans le *Handbuch* d'Ivan von Müller (*Die altchristliche griechische Literatur*, München, Beck, 1924).

La littérature chrétienne de langue latine est encore mieux traitée. L'ouvrage classique de Pierre de Labriolle, publié en 1920 aux Belles-Lettres, à Paris, avait eu les honneurs, dès 1924, d'une seconde édition, dont les adjonctions étaient rejetées à la fin, le texte ayant été « cliché ». Après la mort de l'auteur, survenue en 1940, le chanoine Gustave Bardy a remis à jour le texte même, en y ajoutant, avec la discrétion qui s'imposait, les compléments rendus nécessaires par les progrès de la recherche (deux tomes, avec pagination continue, 884 p., Paris 1947). Il a su le faire sans altérer les proportions ni le style de cette œuvre magistrale.

A la suite de la guerre mondiale, qui a contraint nombre de revues allemandes à suspendre leur publication, on a vu paraître de nouveaux périodiques : en Suisse, la *Theologische Zeitschrift*, de Bâle, et pour les philologues, le *Museum Helveticum* ; en France, la *Revue des études byzantines* ; en Hollande, les *Vigiliæ Christianæ* ; aux Etats-Unis, *Traditio*, et j'en passe. Mais cela ne peut nous faire oublier la disparition d'une revue aussi originale que l'était *Antike und Christentum*, morte avec son éditeur, Mgr Franz Dœlger, qui était seul à l'alimenter. Avec une érudition prodigieuse, avec une liberté d'esprit et une saveur peu commune, renouvelant tout ce qu'il abordait, le professeur de Munich y traitait les problèmes que posent les croyances et les pratiques de l'antiquité païenne et chrétienne. Pareille maîtrise ne se reverra pas, mais Dœlger a fait école. C'est sous la forme d'un dictionnaire portant le même titre que sa revue, le *Lexicon für Antike und Christentum*, dont les premiers fascicules étaient sortis en 1939 et dont la série vient de reprendre, que cette vaste entreprise sera poursuivie.

Devant la marée montante des publications et des articles de revues, on est heureux de pouvoir recourir à des bulletins critiques, rédigés par des spécialistes éprouvés. Le nom du Père E. des Places, un des meilleurs connaisseurs de Platon, ceux des Pères Lebreton et Daniélou, figurent en bon rang au sommaire des *Recherches de science religieuse*, la revue des Jésuites de France, qu'il ne faut pas confondre avec la *Revue des Sciences religieuses*, publiée par les professeurs de la Faculté de théologie catholique de l'Université de Strasbourg, qu'on voit reparaître avec plaisir. De leur côté, les Dominicains du Saulchoir, installés à proximité de Paris, à Etiolles, nous offrent, dans leur *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, des bulletins d'histoire des doctrines chrétiennes, dont on apprécie les jugements pondérés et sûrs.

Et les Bénédictins ne demeurent pas en arrière, car le bulletin annexé aux *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, que publient dès 1929 les Pères de l'Abbaye du Mont-César, à Louvain, s'est acquis rapidement un renom pleinement mérité. Les collaborateurs de dom Capelle et de dom Lottin ont su faire de ces fascicules denses, aussi soigneusement rédigés que bien imprimés, un instrument de travail dont on ne peut plus se passer.

Ajoutons-y les pages si suggestives de M. Pierre Courcelle : « Vingt années d'histoire de la littérature latine chrétienne », dans le *Mémorial des études latines*, offert à M. J. Marouzeau, en 1943.

* * *

Au terme de cette longue énumération, et cependant trop incomplète à mon gré, je voudrais signaler deux monographies récentes, qui éclairent de façon neuve cette culture antique dans laquelle se sont formés les penseurs chrétiens des premiers siècles. L'une et l'autre sont des thèses de doctorat ès lettres de Paris, qui s'imposent par leur solide tractation du sujet et l'ampleur des vues qu'elles nous offrent.

Le *Saint Augustin et la fin de la culture antique* (Paris, de Boccard, 1938, 620 p. in-8) de M. Marrou est une contribution capitale à la fin du monde ancien, étudiée chez un témoin de premier ordre. Rhéteur et professeur de rhétorique, avant d'être ordonné prêtre malgré lui, l'évêque d'Hippone est mieux placé que personne pour nous apprendre en quoi consistent au juste les connaissances de grammaire, de philologie et de philosophie des lettrés et hauts fonctionnaires de l'Empire de Théodose. L'enquête exhaustive poursuivie par M. Marrou à travers l'œuvre de saint Augustin aboutit à un jugement sévère sur la superficialité de cette culture : « En dehors de Cicéron et de Virgile, qui connaît-il à fond ? Et toute sa science se ramène après tout à avoir démarqué Varron ! » (p. 543). Mais en même temps, l'auteur, préoccupé dès longtemps par le problème des fondements de la culture moderne — en 1934 déjà il publiait, sous le nom de Henri Davenson, un cahier de la *Nouvelle Journée* — a su faire voir à quel point la Bible avait renouvelé et comme rafraîchi l'esprit de ceux qui se penchent sur elle pour l'expliquer, dans sa langue, au peuple chrétien réuni dans les basiliques.

A l'exemple de saint Augustin, M. Marrou est revenu sur le sujet traité pour nous donner, dans une *Retractatio* d'une centaine de pages (1949), une belle leçon de probité et de critique (je ne dis pas d'autocritique, car le mot a été discrédité et avili par l'usage qu'on en fait aujourd'hui).

C'est un autre champ, non moins important, de ces derniers siècles, qu'a fouillé, avec une rigueur méthodique et fructueuse,

M. Pierre Courcelle, dans ses *Lettres grecques en Occident. De Macrobie à Cassiodore* (Paris, de Boccard, 1943, 440 p. in-8, 2^e éd. 1948).

Après s'être fait la main, si j'ose dire, par une thèse présentée à l'École des Chartes sur les commentaires médiévaux de la *Consolation* de Boèce (publiée au tome XII des *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge*, 1939), M. Courcelle est remonté de Boèce aux platonisants du IV^e siècle, pour essayer de préciser ce que l'Occident connaît encore de la pensée grecque. Abordant saint Augustin, il reprend le vieux problème si souvent discuté, mais jamais résolu, de ce qu'Augustin savait en fait de grec, et il le résout en quelques pages, avec une aisance surprenante, rien qu'en déterminant rigoureusement la date des textes allégués. Augustin, qui avait gardé un très mauvais souvenir des leçons de grec subies à l'école (*Conf.* I, XI, 20), s'est remis à l'étude du grec avant 415 et l'a appris alors assez pour le lire, sinon l'écrire, conclusion à laquelle s'est rallié M. Marrou (*Retractatio*, p. 631 ss.).

Mais c'est sans doute le chapitre consacré à Boèce et à ses œuvres qui est le plus neuf et le plus important. Avec une sûreté et une rigueur impitoyable dans la confrontation des textes et la discussion des hypothèses — et l'on sait ce que cela signifie entre philologues ou, si on l'ignore, on peut apprendre là comment il faut procéder pour obtenir des résultats valables et des conclusions contraignantes — M. Courcelle établit ce que Boèce doit à ses maîtres d'Alexandrie, Ammonius en particulier, car il est infiniment probable que c'est là qu'il a reçu sa formation philosophique.

* * *

Si les grands princes des études anciennes nous ont été repris au cours de ces dernières années, Lietzmann après Duchesne, Carl Schmidt après Harnack, et plus récemment Dœlger, Hugo Koch, Buonaiuti, dom Morin, d'autres se sont formés qui suivent leurs traces et qui font preuve dans leurs travaux de cette étendue de l'information et de cette hauteur de vues, de ce tact et de cette sûreté de jugement qui sont la marque des maîtres.

Il n'est que juste de reconnaître la part considérable que les savants catholiques ont prise et prennent au progrès de la recherche. Quel changement depuis le temps où l'abbé Duchesne était seul, ou presque, en France, à recenser, et parfois à exécuter, dans son *Bulletin critique*, les livres nouveaux dans ce domaine !

Il ne faudrait pas pour autant que les protestants, se jugeant distancés, renoncent à concourir, eux aussi, dans ces joutes difficiles. Le métier est exigeant, sans doute, il n'en est que plus attachant. Et c'est une bonne école que celle des Pères, j'en dirais autant, à l'occasion, des Réformateurs, pour le futur dogmaticien et pour l'exégète.

Lausanne.

HENRI MEYLAN.